

A portrait of Dušan T. Bataković, a man with a prominent white mustache, wearing a white fur hat with a blue and gold emblem. He is dressed in a dark military-style uniform with a high collar and a red sash. His chest is adorned with several medals and a large white maple leaf decoration. The background is a plain, light-colored wall.

**DUŠAN T.
BATAKOVIĆ**

**Les sources
françaises
de la démocratie
serbe**

Préface de
Georges-Henri Soutou

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



Nous avons affaire ici, au-delà du titre même de ce livre, à une véritable histoire du développement politique et institutionnel de la Serbie avant 1914, dans le contexte de ses rapports avec la France.

Le grand livre de Dušan T. Bataković, dont les conclusions sont toujours actuelles, montre admirablement l'évolution progressive et la modernisation d'un pays qui doit résoudre à la fois son problème politique interne et son problème national, cas fréquent à cette époque. Mais la Serbie disposait d'une base de départ, la démocratie agraire, qui n'existait pas ailleurs dans cette partie de l'Europe. Elle recevait d'autre part des influences multiples, françaises mais aussi britanniques, et pas seulement russes et austro-hongroises. Ce qui contribue à expliquer la situation très particulière de la Serbie dans cette partie du monde. Plus que d'autres pays de la région, la Serbie s'est montrée très tôt ouverte aux influences de l'Europe occidentale, et on comprend que l'alliance privilégiée franco-serbe reposait sur des réalités profondes, et pas seulement sur des considérations tactiques transitoires.»

*Georges-Henri Soutou
Membre de l'Institut*

Dušan T. Bataković est un historien et diplomate serbe, docteur de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), spécialiste des Balkans aux XIX^e et XX^e siècles. Ancien ambassadeur de Serbie en Grèce, au Canada et en France, il dirige actuellement l'Institut des Études balkaniques de l'Académie des Sciences et des Arts à Belgrade. Il est auteur de nombreux ouvrages dont Yougoslavie. Nations religions idéologies (1994) et Kosovo. Un conflit sans fin ? (2008).

**LES SOURCES FRANÇAISES
DE LA DÉMOCRATIE SERBE
(1804-1914)**

Dušan T. BATAKOVIĆ

**Les sources françaises
de la Démocratie serbe
(1804-1914)**

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07764-6

Extrait de la publication

Aux mânes de mon père
Dr Tomislav M. Bataković (1928-1973)
De l'Académie de Médecine militaire (VMA) de Belgrade

La Serbie en 1913



Préface

Nous avons affaire ici, au-delà du titre même de ce livre, à une véritable histoire du développement politique et institutionnel de la Serbie avant 1914, dans le contexte de ses rapports avec la France. Cet ouvrage magistral sur l'histoire serbe est donc aussi une étude d'histoire des relations internationales, car il développe le nœud où s'entrecroisent les influences et les relations politiques, idéologiques et culturelles entre Paris et Belgrade. C'est une réflexion sur les structures profondes d'un pays, dans la longue durée, et sur son évolution dans le contexte changeant de relations et d'influences entrecroisées qui, depuis toujours, ont constitué l'Europe.

L'axe essentiel de l'auteur est celui de l'influence idéologique et politique, mais aussi juridique de la France sur la Serbie : on va étudier le droit à Paris, on suit le développement des conceptions politiques et de la législation françaises. « On », c'est-à-dire le milieu intéressé serbe, d'abord très réduit, mais qui s'accroît progressivement. L'influence française a sa place, à côté de l'influence autrichienne ou russe, longtemps prédominantes, surtout lorsque les radicaux sont au pouvoir. Mais cette influence est notable très tôt : en matière institutionnelle dès les années 1830, et ensuite également dans l'élaboration du code civil. Une certaine forme de démocratie agraire traditionnelle prédisposait en effet la Serbie, et c'est l'une des conclusions fondamentales du livre, à accueillir l'influence de la France libérale post-révolutionnaire, même si les Serbes s'intéressèrent aussi à d'autres systèmes politiques, comme le britannique ou le belge (particulièrement adapté au cas serbe, en raison des prérogatives étendues du roi des Belges, qui disposait d'un pouvoir exécutif plus étendue que la plupart des monarques constitutionnels).

Mais le rôle des hommes a été essentiel dans ces influences, dans ce rapprochement en profondeur, en particulier celui des « Parisiens », ces Serbes qui ont fait leurs études à Paris. Ou encore celui des professeurs de droit et juristes français, qui ont contribué à former des générations de jeunes Serbes venus étudier en France ou à aider Belgrade à mettre au point sa législation. Ces influences réciproques passent également par des clubs, des associations franco-serbes, et tout un réseau de sociabilité.

Après le Premier Empire, qui a joué un rôle largement indirect mais quand même essentiel dans l'éveil des Balkans, c'est au fond avec Napoléon III que

commence vraiment cette histoire. En effet, Napoléon III défend les intérêts de la Serbie lors du Congrès de Paris de 1856 et par la suite. L'influence française ne peut qu'en profiter. C'est ainsi que pendant un temps le ministre de la Guerre serbe fut un officier français.

Mais l'influence française survit à la fin du Second Empire. À partir des années 1870, on est frappé par l'influence des idées radicales françaises sur les radicaux serbes, et en particulier, mais pas seulement, sur Pašić. Les lois sur les grandes libertés ou sur l'Instruction publique sont directement influencées, dans les années 80, par la législation française contemporaine. La constitution de 1901 reprend certains aspects des lois de 1875.

Pašić, comme son prédécesseur à la présidence du Conseil Milovanović, étaient des membres éminents de ce que l'on pourrait qualifier de véritable « internationale radicale », dont le siège informel se trouvait à Paris, et où l'on comptait des hommes politiques et universitaires de gauche de toute l'Europe, favorables aux « nationalités » et hostiles à l'Autriche-Hongrie. Ils se retrouvaient dans des organisations, comme l'Office central des Nationalités, créé en 1911, ils fréquentaient des salons politiques radicaux, comme le plus connu d'entre eux, celui de Mme Ménard Dorian.

Cet aspect de gauche radicale internationale est essentiel, car il permet de comprendre, autre point capital de ce livre, comment Pašić et les radicaux, dans leur conception de l'avenir de la Serbie, aboutirent progressivement à une vision « yougoslave » et non plus seulement « serbe », selon un concept qui se rapprochait des idées françaises sur la nationalité. En effet, et on sait bien que c'est là un enjeu essentiel encore aujourd'hui, la conception française de la nationalité, comme la britannique, s'opposait à celle de l'Europe centrale de culture germanique, en ce sens qu'elle reposait sur un principe civique, celui d'une citoyenneté fondée sur les droits des individus et transcendant les ethnies, et non pas sur un principe ethnique fondé d'abord sur la langue et l'appartenance culturelle.

Le grand livre de Dušan T. Bataković, dont les conclusions sont toujours actuelles, montre admirablement l'évolution progressive et la modernisation d'un pays qui doit résoudre à la fois son problème politique interne et son problème national, cas fréquent à cette époque. Mais la Serbie disposait d'une base de départ, la démocratie agraire, qui n'existait pas ailleurs dans cette partie de l'Europe. Elle était également le receptacle d'influences multiples, françaises mais aussi britanniques, et pas seulement russes et austro-hongroises. Ce qui contribue à expliquer la situation très particulière de la Serbie dans cette partie du monde. Plus que d'autres pays de la région, la Serbie s'est montrée très tôt ouverte aux influences de l'Europe occidentale, et on comprend que l'alliance privilégiée franco-serbe reposait sur des réalités profondes, et pas seulement sur des considérations tactiques transitoires.

L'œuvre de 1919 n'était donc pas arbitraire, même si la crise des années 30, puis l'hitlérisme et ensuite le stalinisme ont englouti l'Europe du

Centre et de l'Est telle que l'avaient conçue les rédacteurs des traités d'après la Première guerre mondiale. Certes, leur conception d'un continent unifié autour de valeurs libérales et où les questions de minorités et de nationalités seraient résolues dans un cadre constitutionnel et juridique et non pas la seule du primat du principe ethnique a paru échouer. Mais cela ne veut pas dire qu'elle était ignoble, ou condamnée dès le départ. Et après tout, n'est-ce pas cet ensemble de valeurs que, sur une échelle désormais continentale, l'Union européenne tente de réaliser aujourd'hui ?

Georges-Henri Soutou
Membre de l'Institut

Introduction

Pourquoi la France ?

Goût de liberté, esprit révolutionnaire, démocratie égalitaire

*L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire...
L'histoire de ce peuple n'est écrite qu'en vers populaires
comme toutes les premières histoires des peuples héroïques.
Ses chants de l'enthousiasme national, éclos sur le champ de
bataille répétés de rangs en rangs par les soldats, apportés
dans les villages à la fin de la campagne, y sont conservés par
la tradition... Un peuple nourri de ce lait, ne peut plus jamais
redevenir esclave.*

Notes sur la Serbie, 1833.
Alphonse de Lamartine

Pour un certain nombre de Serbes cultivés, de prêtres, de moines et de marchands du monde serbe, dispersé entre une république (Sérénissime) et entre les deux empires — des Habsbourg et des Ottomans — la France était, dès le XVIII^e siècle, synonyme de civilisation et de culture.¹ Les modestes connaissances que ces gens avaient des traditions françaises dataient de l'époque des dernières guerres austro-ottomanes, quand le Prince Eugène de Savoie, commandant des troupes des Habsbourg, conquiert Belgrade et la Serbie du nord en 1717.² Pendant la courte période (1718-1739) où la Serbie septentrionale fut placée sous l'Autriche, le Prince Eugène a introduit dans ses villes certains éléments de la civilisation française, de l'aménagement urbain et de la première pharmacie de Belgrade jusqu'aux boulangeries fabriquant des petits pains français dans les villes situées au bord du Danube.³ Deux décennies

1. Émile Picot, *Les Serbes de Hongrie, leur histoire, leurs privilèges, leur Église*, Prague, Grégr et Dattel 1873; Yovan Radonitch, *Histoire des Serbes de Hongrie*, Paris, Bloud et Gay, 1919.

2. Cf. Jean Nouzille, *Histoire des frontières. L'Autriche et l'empire ottoman*, Paris, Berg, 1991.

3. Nikola Gavrilović, *Srbi i Francuzi : francuski uticaj na Srbe i srpsku književnost krajem XVIII i početkom XIX veka* (Serbes et Français : l'influence française sur les Serbes et la littérature serbe à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle), Belgrade, Elit, 1997.

d'administration autrichienne de la Serbie se sont cependant révélées trop courtes pour laisser une empreinte durable sur le mode de vie de ses habitants. Toutefois, le nom du commandant français de l'armée des Habsbourg est resté dans les mémoires comme le symbole de la lutte pour la liberté des chrétiens sous occupation ottomane.

À l'aube du XIX^e siècle, la Serbie ne représentait pour la France qu'une région peu connue de l'Empire ottoman d'Europe, une petite pierre dans la mosaïque des régions et des groupes ethniques englobés sous le vocable général de Chrétiens d'Orient, et dont les noms particuliers étaient difficiles à prononcer et à mémoriser. Les rares voyageurs français qui traversaient alors la Serbie ne la distinguaient pas des autres provinces, mentionnaient superficiellement son passé et, parfois, s'exprimaient un peu plus en détail sur sa situation de l'époque. Pour l'Europe des Lumières, les Balkans représentaient une contrée dans laquelle, outre la souveraineté ottomane et la diversité confessionnelle et ethnique, on ne reconnaissait clairement que la tradition hellénique.

C'est seulement la révolution et les guerres napoléoniennes qui allaient conduire à des relations plus étroites entre la France, Serbie et les Serbes, mais toujours indirectes. Tout d'abord par la politique française dans les anciennes possessions de Venise (Provinces Illyriennes, 1809-1813) où vivaient de nombreux Serbes et qui, au sud, étaient limitrophes du Monténégro. Ensuite, par les relations avec l'Empire ottoman (le consulat à Travnik, en Bosnie centrale), d'où était observée la situation dans la Serbie voisine⁴. Dans l'ombre de la transformation grandiose mise en mouvement par la Révolution, et à l'arrière-plan des guerres napoléoniennes, se déroulait, à la limite des territoires que l'on considérait comme civilisés, la révolution serbe⁵.

Certaines ressemblances peuvent être mises en évidence, même s'il faut tenir compte d'importantes différences entre la France et la Serbie — discordances dans les traditions politiques, l'héritage culturel et le développement économique. Dans cette perspective, la Serbie révoltée présentait, dans ses aspirations politiques, quelques similitudes avec des mouvements nés lors de la Révolution française. Survenue en 1789, celle-ci s'est déroulée sous la forme du combat du Tiers état contre la domination de l'aristocratie et du clergé, et de sa lutte pour obtenir une participation sur la base de droits égaux au pouvoir. En 1804, les paysans serbes se sont révoltés non seulement contre la domination ottomane mais aussi contre le régime féodal qui, par d'incessantes augmentations d'impôts, les oppressait jusqu'à devenir insoutenable.

4. Cf. plus dans : Slobodan Šoja (dir.), *Le Consulat de France en Bosnie 1806-2006 et la Chronique de Travnik d'Ivo Andrić*, Sarajevo & Travnik, Ambassade de France en Bosnie-Herzégovine, 2006.

5. Expression utilisée par Leopold von Ranke pour décrire l'insurrection des paysans serbes dans le *pachalik* de Belgrade (1804-1813).

À l'instar de la Révolution française, la révolution serbe a connu une évolution depuis les revendications sociales et politiques des débuts jusqu'à la métamorphose fondamentale de la fin, avec des conséquences relevant à la fois d'une révolution sociale et nationale, achevée en 1835. Alphonse de Lamartine notait en 1833 : « Ces hommes au costume semi-oriental, au visage mâle et doux des peuples guerriers, me racontent simplement les faits auxquels ils ont pris tant de part. Quoique jeunes encore et couverts de blessures, ils semblent avoir oublié entièrement la guerre et ne s'occupent que d'instruction publique, d'écoles pour le peuple, d'améliorations rurales et administratives, de progrès à faire dans la législation ; modestes et zélés, ils profitent de toutes les occasions qui se présentent pour perfectionner leurs institutions naissantes⁶ ».

Le principe de la souveraineté nationale — selon lequel tout pouvoir dans l'État est issu du peuple — avait en Serbie, conformément à ses traditions et à ses possibilités, un écho considérable. Le principe de nationalité, mis en lumière en France et lié aux principes de libertés politiques et d'égalité civique, correspondait aux aspirations de la société égalitaire et agraire qui existait en Serbie. Dans un paysage politique et culturel nettement différent de ce que connaissait la France, la Serbie allait suivre un chemin relativement similaire, cyclique, vers l'indépendance nationale et l'instauration d'un régime démocratique : d'abord une révolution sociale et nationale accompagnée d'une succession de guerres, puis la défaite, l'occupation et la restauration, ensuite une série de nouvelles révoltes, soutenue par une poussée d'aspirations démocratiques finissant dans l'absolutisme ; enfin une nouvelle succession de guerres désastreuses et victorieuses et, pour terminer, l'instauration d'une démocratie parlementaire.

En dépit d'une situation sociale, d'un développement économique et de conditions géopolitiques diamétralement opposés, ces deux pays avaient en commun le désir de mettre en pratique les principes fondamentaux de la « Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen », votée pendant la Révolution française, et qui constituait l'idéal général de l'époque. Sur le chemin tortueux de la Serbie vers la démocratie, la France serait observée comme un exemple politique, un modèle idéologique déterminant ses propres valeurs et mesurant le degré atteint par ses libertés. De ce point de vue, on peut tout à fait appliquer à la Serbie la remarque de Guizot : « Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France⁷. »

L'intérêt limité de la France pour la situation politique dans le centre des Balkans, ainsi que son soutien ponctuel aux mouvements nationaux de cette

6. Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient. Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur*, vol. IV, Paris, Gosselin, 1835, pp. 10-11.

7. François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Hachette, 1985, p. 57.

région, ont encore renforcé l'idée que les Serbes se faisaient de la France, celle d'un pays qui, par son esprit politique, était le plus proche de leurs aspirations. La Serbie n'avait pas connu avec la France les mauvaises expériences subies avec d'autres grandes puissances qui, en défendant leurs intérêts dans les Balkans, montraient clairement que les droits politiques et les aspirations nationales des petits peuples n'avaient d'importance dans leurs plans que dans la mesure où ils correspondaient à leurs intérêts globaux. C'était le cas non seulement de la puissance géographiquement la plus proche de la Serbie, l'Empire des Habsbourg, mais aussi de la Russie orthodoxe et slave dont l'ombre pesait sur l'ensemble des Balkans. Les espoirs qui reposaient sur la Russie étaient souvent inversement proportionnels à ses gestes politiques⁸. La France était aussi la puissance occidentale qui, contrairement à l'Autriche, ne faisait preuve ni d'intolérance religieuse, ni de prosélytisme envers la Serbie. Dans les Balkans, surtout en Serbie, la France était représentée non seulement par ses diplomates et ses voyageurs curieux, mais également par de nombreux ingénieurs, experts militaires et commerçants habiles (plus tard aussi par des banquiers), qui, dans la plupart des cas, donnaient l'impression d'être des gens cultivés et animés de sentiments amicaux. Comme partout ailleurs en Europe, la langue et la culture françaises constituaient, outre un critère de bon goût, un élément implicite d'appréciation de la civilisation. Les premiers souverains serbes éduqués à l'étranger (à commencer par les derniers rois de la maison des Obrenović, Milan et Alexandre) ont fréquenté des écoles françaises ou eu des précepteurs français : ils s'exprimaient mieux en français que dans leur langue maternelle.

En Serbie, cependant, c'est l'Empire voisin des Habsbourg qui était considéré depuis toujours comme le véritable repère de la civilisation, la « fenêtre sur l'Occident » : son administration exemplaire, ses modèles économiques et ses réalisations techniques étaient, malgré le respect que leur portait l'intelligentsia serbe, repris à contrecœur et avec beaucoup de résistance par un peuple peu habitué à une administration bureaucratique sévère. Les vecteurs de l'influence autrichienne étaient les Serbes de la monarchie habsbourgeoise qui, à l'époque de Karageorges, étaient les principaux relais des idées occidentales, y compris des doctrines politiques françaises, c'est-à-dire la première élite cultivée de l'État insurgé. Quand, une fois l'autonomie acquise, les institutions étatiques ont commencé à se stabiliser, l'animosité générale du milieu serbe envers l'État voisin s'est vite portée sur les Serbes de l'Empire des Habsbourg (de la Hongrie du sud, future Voïvodine de Yougoslavie) qui occupaient les principales fonctions dans l'appareil bureaucratique. Les « Souabes » ou « Allemands », ainsi que l'on appelait en Serbie les Serbes

8. D. T. Bataković (dir.), *Histoire du peuple serbe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005. pp. 144-147.

autrichiens, avec leur raideur bureaucratique, leur étroitesse d'esprit politique, leur étiquette pompeuse et leurs vues féodales sur le monde et le fonctionnement des institutions politiques, étaient reçus non seulement avec beaucoup de méfiance et d'incompréhension, mais aussi, très souvent, avec une franche hostilité.

Par ailleurs, l'Empire des Habsbourg n'était pas uniquement une grande puissance absolutiste, féodale et impériale : il était aussi chargé d'une mission catholique romaine dans les Balkans. En Serbie orthodoxe, où la religion constituait une composante essentielle de l'identité nationale, la politique confessionnelle de Vienne était le plus souvent comprise comme un prosélytisme non dissimulé. Pour cette raison, elle se heurtait à une vive résistance et provoquait une rancœur générale. Par conséquent, les influences des milieux dont les principes politiques étaient susceptibles de trouver en Serbie un terrain propice à leur développement étaient d'autant plus facilement acceptées qu'elles ne portaient pas le sceau de Vienne ni des « Souabes » honnis.

La corrélation entre la politique étrangère et le développement politique interne de la Serbie est très importante pour comprendre la propagation de l'influence française. Celle-ci se répandait sur deux plans parallèles. À cet égard, les relations diplomatiques et politiques constituaient un élément important de l'expansion de l'influence française. Dans le domaine de la politique intérieure serbe et de ses aspirations nationales, cette influence fut particulièrement sensible à l'époque des Défenseurs de la Constitution (1842-1858), quand les influences étrangères sur la situation interne serbe étaient les plus fortes. Pendant le règne de Napoléon III, ces relations étaient étroitement liées à sa politique des nationalités dans le sud-est de l'Europe. Durant la période qui s'est écoulée entre la Crise d'Orient (1875-1878) et le coup d'État qui a renversé la dynastie au pouvoir en Serbie en 1903, l'influence française s'est fait de plus en plus sentir au plan des idées politiques, ce qui permettait en même temps le renforcement des relations économiques. Un tournant important fut ainsi marqué dans l'harmonisation de la politique extérieure de la Serbie avec celle de la France et, en conséquence, des liens plus forts se sont noués avec ses traditions politiques, après la conclusion de l'alliance franco-russe (1891-1893) : cette alliance a créé les conditions du rapprochement des aspirations politiques de la Serbie et de son élite politique avec la politique étrangère de la France et son rôle dans la myriade de conflits entre deux blocs de puissances antagonistes. Parallèlement, un nombre non négligeable d'institutions politiques de Serbie sont devenues, en dépit de la compréhensible pénétration de différentes influences qui s'adaptaient aux circonstances locales, très proches, par leur construction sociale globale, des conceptions françaises de l'État, de la nation et de la démocratie. La combinaison des courants politiques n'était pas non plus à négliger dans l'établissement de l'influence française. Le résultat final de cette double imprégnation, politique et idéologique, fut résumé, à la veille de la Grande Guerre par un journaliste français. Surpris par l'étendue

de l'influence française sur la culture et les idées politiques, il en concluait, non sans fierté, que la Serbie était le pays le plus francophile au monde⁹. Il faut donc croire que le jeune poète et grand francophile Jovan Dučić ne plaisantait pas lorsqu'il disait que les intellectuels belgradois, avant 1914, ouvraient automatiquement leurs parapluies dès qu'ils apprenaient qu'il pleuvait à Paris. En plus, leur amour pour la culture française les poussait même à renoncer à leurs plats favoris purement balkaniques¹⁰.

Dans le domaine culturel les influences russe et française fleurissaient au même moment, sans entrer en conflit, enrichissant une modeste tradition locale. L'influence russe sur la culture serbe et, plus encore, sur les idées politiques, a constitué un point d'ancrage civilisateur de l'héritage commun de Byzance et, à travers lui, du monde orthodoxe et slave. En outre, l'ascendant de la Russie s'intensifiait par le truchement de la tradition politico-religieuse, cultivée depuis des siècles, l'Empire des tsars étant considéré comme le grand protecteur slave et orthodoxe, l'unique protecteur véritable de l'Église et des peuples orthodoxes contre l'arbitraire et les abus de l'administration ottomane. Depuis l'époque de Pierre le Grand, la Russie était vue comme l'alliée naturelle dans la lutte de libération nationale à venir. Le poids de la Russie dans les Balkans était constamment l'objet d'une croyance irrationnelle dans un destin commun, idée qui se maintenait malgré les expériences négatives vécues dans la coopération politique. Cependant, parmi les hommes politiques et les passeurs d'influence occidentale en Serbie, rares étaient ceux qui, à l'instar des slavophiles russes, estimaient que l'oligarchie est pire que l'absolutisme. Les slavophiles, les populistes russes et leurs adeptes serbes avaient en commun la glorification de l'ancienne autogestion slave, qui correspondait en Serbie à une certaine tradition datant de l'époque de la domination ottomane. À la différence de cette partie de l'intelligentsia russe qui recouvrait l'organisation horizontale de l'autogestion communale d'une forte autorité étatique incarnée par l'absolutisme du souverain, les Serbes montraient peu d'inclination pour cette variante russe d'absolutisme impérial.

À l'opposé de l'apologie russe de l'absolutisme, l'influence française mettait l'accent sur les valeurs démocratiques et égalitaires, pour établir, avec son ordre cartésien, une véritable échelle de valeurs. En pénétrant lentement dans un milieu paysan patriarcal et conservateur, les influences françaises dans les domaines politique et culturel se complétaient harmonieusement. À la fin du XIX^e siècle, elles ont eu un impact décisif sur la littérature et, plus encore, sur

9. Dans le *Correspondant* du 10 juillet 1914, André Chéradame affirmait que la Serbie était « le pays le plus francophile au monde », cf. Ernest Denis, *La Grande Serbie*, Delagrave, Paris, 1915, p. XIII.

10. Cité dans : Milorad Ekmečić, « Više od vojnih saveznika 1914. Prilog o francuskom izučavanju etničke prirode Jugoslovena », dans Milorad Ekmečić, *Ogledi iz istorije* (Essais sur l'histoire), Belgrade, Službeni list SRJ, 1999, p. 191.

la formation du meilleur modèle de langue littéraire, le « style belgradois », de plus en plus proche de la phrase elliptique française.

Les vecteurs de l'influence française dans la culture et la politique étaient, avant tout, les étudiants serbes, boursiers de leur gouvernement, formés à partir du début des années 1840 dans les universités françaises : « Le progrès le plus sensible, dans les années quarante et cinquante, est celui qui résulte des relations nouvelles avec l'étranger. Ce progrès, le gouvernement français le favorise par la création de bourses d'études ; d'autre part, les familles tant soit peu aisées envoient leurs fils en Autriche, en Allemagne, et même, à l'instar des voisins de Roumanie, à Paris, dont la faculté de Droit prélude, dans les années cinquante, à son rôle d'école des ministres, comme on dira bientôt à Belgrade¹¹. »

Ceux qui voulaient étudier les techniques et les sciences économiques se rendaient à Vienne, à Berlin et à Heidelberg, tandis que les futurs juristes allaient à Paris et les élèves-officiers le plus souvent à Metz, ou bien, lorsque la France connaissait des crises intérieures, à Genève la calviniste. De même, il arrivait fréquemment qu'après avoir terminé leurs études dans des universités allemandes, ce qui était vu d'un œil favorable par l'oligarchie bureaucratique de Serbie (les Défenseurs de la Constitution, 1842-1858), les boursiers de l'État décident de leur propre chef de suivre des études complémentaires en France, étant donné que dans ce pays les sciences juridiques et les doctrines politiques étaient les plus développées au monde. À la fin du XIX^e siècle, les Serbes estimant que les idées politiques et les institutions françaises étaient les plus adaptées aux besoins de la Serbie, les boursiers serbes allaient généralement étudier le droit à Paris.

Outre les « Parisiens », qui s'efforçaient d'adapter au milieu serbe ce qu'ils avaient appris en France, l'influence française sur la politique, surtout dans le domaine de la théorie, s'exerçait sur les jeunes générations éduquées hors de France. Vagabondant entre les universités suisses, allemandes et autrichiennes, ils connaissaient, surtout de manière indirecte, diverses influences, parmi lesquelles celle de la doctrine politique française, dans un large éventail allant des idées libérales et démocratiques aux professions de foi anarchistes. Parmi eux se trouvait un bon nombre de jeunes gens qui, malgré la modicité de leurs moyens matériels, trouvaient la possibilité de visiter Paris et d'y découvrir une vie politique exceptionnellement vivante, ou bien, de compléter et d'enrichir leurs connaissances en assistant aux cours à la Sorbonne. En raison des différences de degré de développement, de puissance économique de traditions, de culture, et, plus généralement, de civilisation, l'adaptation des expériences françaises aux conditions locales était imposée comme le point de départ obligé

11. Émile Haumant, *La formation de la Yougoslavie (XV^e-XX^e siècles)*, Paris, Bossard, 1930, p. 292.

de toute tentative d'application des doctrines et solutions politiques concrètes choisies. Comme ailleurs dans les Balkans, l'influence européenne, y compris celle exercée par la France, se mêlait souvent aux traditions locales, demeurant ainsi, selon la situation politique et les rapports de forces dans la société, partielle ou incomplète. Malgré tout, l'influence française était notable, même lorsqu'elle ne s'exerçait pas directement ou qu'elle n'était pas clairement reconnaissable.

La composition sociale de la population serbe, majoritairement agricole (aux environs de 90 %) tout au long du XIX^e siècle, l'existence d'une petite propriété terrienne et l'absence d'aristocratie étaient porteuses d'un fort potentiel démocratique. La population pouvait cependant être manipulée avec succès, étant donné l'inexistence de couches sociales nettement définies susceptibles de porter des idées politiques, et plus particulièrement à cause de l'absence de classes moyennes développées. Dans cette situation, en Europe, l'échelle des solutions politiques s'étendait de la révolution à la réaction. La Serbie, elle non plus, n'était pas immunisée contre ces grandes oscillations. Toutefois, l'absence de grandes propriétés terriennes et le rôle politique marginal joué par l'Église et le clergé constituaient un obstacle à une stabilisation durable d'un régime foncièrement antidémocratique. La lutte pour la démocratie et le régime parlementaire ne se déroulait donc pas selon une dynamique sociale causée par l'industrialisation, dans un conflit avec l'aristocratie et l'Église et leurs privilèges protégés par le souverain. Cette lutte avait lieu sous le signe de l'opposition à l'absolutisme du souverain et à l'oppression bureaucratique, et contre la répression policière qui en résultait.

En Europe occidentale, y compris en France, la lutte pour un régime démocratique était dirigée contre l'aristocratie et la monarchie absolue, conséquence du combat du Tiers état pour une participation au pouvoir à égalité de droits. Les limites à son développement étaient avant tout constituées par l'aristocratie et l'Église. Les avantages de l'Occident étaient importants : l'idée de civilisation, la tradition révolutionnaire, de nouvelles doctrines, une dynamique économique. En Serbie les limites étaient notables et apparemment difficiles à surmonter : le retard économique et culturel provoqué par la longue domination ottomane, l'absence d'institutions politiques et de tradition politique analogue, l'héritage religieux et les coutumes byzantines. Les quelques atouts de la Serbie se résumaient à l'institution archaïque des assemblées populaires, profondément enracinée dans le peuple, et, aussi, à un certain égalitarisme agraire (qui, avec le renforcement de l'État, allait devenir un obstacle de la modernisation des institutions politiques) ; à la tradition d'auto-gestion locale qui constituait la forme fondamentale d'organisation politique ; à la protection des petites propriétés paysannes ; à l'absence d'une aristocratie et d'une puissante organisation ecclésiastique puissante qui tendraient à dominer la vie politique.

Quatrième partie

Les luttes pour la démocratie parlementaire

Chapitre 12. La société serbe 1873-1903	195
La Serbie dans les relations internationales après 1878.....	195
Développement interne de la Principauté de Serbie	207
Chapitre 13. La consolidation des institutions politiques.....	215
Les lois sur la presse	215
Différents projets de la Constitution :	
système monocaméral ou bicaméral ?.....	219
La Constitution serbe de 1888 : la victoire de la démocratie parlementaire	226
La Constitution de 1901 : système bicaméral octroyé	231
Chapitre 14. Les programmes politiques	235
Les libéraux : la démocratie graduelle et l'occidentalisation croissante ...	235
Les progressistes : la démocratie limitée et l'occidentalisation obligée ...	241
Les radicaux : la mobilisation des masses paysannes, les idéaux égalitaires.....	251
Nikola P. Pašić (1845-1926) : la démocratie intérieure et la libération nationale	261
Les radicaux indépendants : les idéologues à la française.....	268
Chapitre 15. La démocratie serbe à l'épreuve.....	279
La démocratie parlementaire mise en œuvre :	
les gouvernements radicaux (1888-1892).....	279
Les « Parisiens » serbes de la troisième génération :	
de l'école à la politique (Milovan Dj. Milovanović, Milenko R. Vesnić, Bogdan Popović...)	286
Rapprochement avec la France : proximité idéologique et amitié politique	292
Albert Malet en Serbie : précepteur ou acteur politique ?.....	298
Chapitre 16. L'autoritarisme royal contesté (1893-1903).....	313
Les derniers Obrenović contre la démocratie parlementaire	313
La suppression de la Constitution de 1888 :	
les combats contre les radicaux (1894-1901)	320
La cour martiale pour les radicaux	333

Compromis temporaire (1901-1903).....	339
Régicide au nom de la démocratie ?.....	346

Cinquième partie

La démocratie parlementaire 1903-1914

Chapitre 17. Société : stabilisation sous la monarchie constitutionnelle....	357
Du « paradis des pauvres » à la démocratie moderne.....	357
« Le pays le plus francophile du monde » ?	360
Chapitre 18. Le rétablissement de la démocratie parlementaire.....	365
Le retour au parlementarisme, l'élection du roi, la modification de la Constitution, la reconnaissance du nouveau régime	365
La Constitution de 1903.....	371
Le rôle du roi Pierre I ^{er} de Serbie	376
Pierre I ^{er} de Serbie et la France 1903-1904	383
La question des conjurés et « l'embargo diplomatique »	389
Les puissances et les querelles internes.....	399
La crise parlementaire de 1905.....	414
Les élections, les batailles électorales et la procédure parlementaire en Serbie (1903-1914).....	419
Les controverses sur les solutions institutionnelles.....	441
La démocratie face à la politique extérieure (Annexion de la Bosnie- Herzégovine en 1908).....	449
Chapitre 19. La démocratie fragile ?.....	455
Le rôle de l'armée dans la société serbe.....	455
La Couronne devant les officiers conjurés	461
La « Main noire » (1911-1912) : du patriotisme à l'autoritarisme.....	476
Les guerres balkaniques 1912-1913 : l'armée serbe et la question nationale.....	487
La crise intérieure en Serbie de 1914	493
L'attentat de Sarajevo et la « Main Noire »	503
« L'Âge d'or » : mythe ou réalité ?	513
Conclusion. La France comme vecteur démocratique en Serbie 1804-1914.....	517